

FRANÇOISE E. E. HENRY

Saint-Leger Leger  
traducteur de Pindare

PUBLICATIONS  
DE LA  
FONDATION SAINT-JOHN PERSE

*nrf*

Gallimard









© *Éditions Gallimard, 1986.*

*À la mémoire de Diane Leger  
et à mon père, pour son impatience.*



*Première partie*

## PRÉSENTATION



À la date de 1904-1905, la biographie qui ouvre les *Œuvres complètes*<sup>(1)</sup> de Saint-John Perse nous apprend ceci à propos du jeune Saint-Leger Leger: « Il poursuit son étude du grec pour une meilleure lecture d'Empédocle, et pour une traduction (demeurée inédite) des *Epinicies* de Pindare (étude de langage et de métrique) »<sup>(2)</sup>.

Quel fut le « travail d'étude »<sup>(3)</sup> réalisé par Saint-Leger Leger sur l'œuvre du poète lyrique grec, « son seul maître [...], dont la strophe le satisfait parfaitement »<sup>(4)</sup>?

Pour en juger, nous disposons tout d'abord — en plus des données succinctes de la biographie — d'extraits de lettres écrites entre 1908 et 1911, à savoir:

— deux lettres à G. Frizeau (17 janvier et 23 mars 1908)<sup>(5)</sup>, qui nous apportent des renseignements précis et nombreux sur le travail de traduction entrepris par Saint-Leger Leger et sur ce que Pindare a représenté pour lui;

1. SAINT-JOHN PERSE, *Œuvres complètes*, Paris, N.R.F., Gallimard, 1982 [Bibliothèque de la Pléiade]. — Sigle utilisé: *OC*.

2. *OC*, p. XII.

3. *OC*, p. 733.

4. Lettre de Valery Larbaud à Léon-Paul Fargue (6 avril 1911), voir *OC*, p. 1091.

5. *OC*, p. 731 (un paragraphe) et p. 733-735 (dans sa totalité). Dans une autre lettre à G. Frizeau, datée du 22 août 1908, Saint-Leger Leger écrit: « J'ai une histoire épouvantable à propos d'une édition anglaise de Pindare que j'avais "en communiqué", ne la pouvant payer » (*OC*, p. 736). S'agit-il du Pindare de Heyne en édition réduite, volume publié à Londres — bien que son auteur soit allemand — et dont Saint-Leger Leger disposait depuis 1906 (voir *infra* p. 13 et 16) ou bien d'une tout autre édition? La première hypothèse est la plus plausible: les deux années écoulées entre 1906 et 1908 justifieraient amplement l'emploi de l'expression « histoire épouvantable »; d'autre part, en parlant de cette édition de Heyne, Saint-Leger Leger donne toujours la précision *éd. Oxonii* (*OC*, p. 659) ou *édition d'Oxford* (*OC*, p. 722); enfin, nous n'avons aucun indice, si minime soit-il, qui nous permette de supposer que Saint-Leger Leger disposait d'une édition ayant pour auteur un philologue anglais (laquelle, d'ailleurs, parmi celles qui ont paru avant 1908?).

— trois lettres à G.-A. Monod (juillet 1909)<sup>(6)</sup>, où il est question d'éditions de textes auxquelles Saint-Leger Leger s'est intéressé;

— une lettre à G. Frizeau (10 mars 1911)<sup>(7)</sup> et deux lettres à P. Claudel (29 mai et 10 juin 1911)<sup>(8)</sup>, qui contiennent quelques remarques concernant le style et la métrique de Pindare.

Mais nous disposons aussi de matériaux plus directement éloquents: onze feuilles manuscrites de grand format portant les traductions (accompagnées de notes) des strophe et antistrophe 1 de la I<sup>re</sup> *Pythique* et des III<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> *Pythiques* dans leur intégralité: très probablement les « deux ou trois » traductions promises à G. Frizeau dans la lettre datée du 17 janvier 1908<sup>(9)</sup>.

Pour l'extrait de la I<sup>re</sup> *Pythique*, Saint-Leger Leger s'est servi d'une double feuille de papier ministre ligné, ouverte et donnant ainsi une grande surface de 33,5 × 42 cm environ, écrite sur les lignes, d'un seul tenant, la traduction au recto et les notes correspondantes au verso; cette feuille porte, au recto, dans le coin supérieur droit, un sigle de pagination A1, écrit en rouge. Dans le cas des III<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> *Pythiques*, il s'agit de feuilles de dimensions similaires, mais non lignées; chaque double feuille, ouverte, est aussi écrite d'un seul tenant mais sur la « petite » largeur, la traduction au recto, une strophe par page simple, et les notes au verso, réparties, elles aussi, sur chaque page simple correspondante; ces feuilles portent également, au recto, dans le coin supérieur droit, un sigle de pagination de couleur rouge: III1 à III8 pour la III<sup>e</sup> *Pythique*, XII1 et XII2 pour la XII<sup>e</sup> *Pythique*<sup>(10)</sup>.

L'écriture adoptée, de grand module et assez grasse pour le texte des traductions, fine et réduite de moitié au moins pour les notes, peut, dans son tracé, être considérée comme intermédiaire entre celle du manuscrit d'*Éloges* et celle du manuscrit d'*Anabase*<sup>(11)</sup>, mais nettement plus près du premier que du second.

6. *OC*, p. 659 (première moitié de la page: un paragraphe), p. 659 (deuxième moitié de la page: un paragraphe), p. 660.

7. *OC*, p. 752-753 (un paragraphe). Dans *OC*, Saint-John Perse a publié cette lettre en supprimant tout un passage (voir *OC*, p. 753) qui, à quelques détails près, est très proche de ce qu'il a écrit dans les quatrième et septième paragraphes de sa lettre à G. Frizeau datée du 23 mars 1908; on trouvera ce passage cité dans É. NOULET, *Le ton poétique*, Paris, Corti, 1971, p. 191.

8. *OC*, p. 720 (trois lignes) et p. 722 (un paragraphe).

9. *OC*, p. 731. — Sigles de référence abrégée: I, III, XII. — On trouvera la reproduction de ces feuilles manuscrites en hors-texte (traductions uniquement).

10. III<sup>e</sup> *Pythique*: III 1 = strophe et antistrophe α'; III 2 = épode α' et strophe β'; III 3 = antistrophe et épode β'; III 4 = strophe et antistrophe γ'; III 5 = épode γ' et strophe δ'; III 6 = antistrophe et épode δ'; III 7 = strophe et antistrophe ε'; III 8 = épode ε'. — XII<sup>e</sup> *Pythique*: XII 1 = strophes α' et β'. XII 2 = strophes γ' et δ'. — Nous n'avons pas reproduit ces sigles de pagination dans l'édition du texte.

11. *OC*, p. 1206 et 1208.

Ces traductions ont été réunies en plaquette, pour l'actuel propriétaire<sup>(12)</sup>, avec une reliure originale spécialement conçue et exécutée en juin 1955<sup>(13)</sup>. Les feuilles, normalement pliées, ont été collées « en onglet » dans le « cœur » des feuilles de parchemin servant de support ; la feuille qui porte la traduction de la *I<sup>e</sup> Pythique* est fixée par le bord vertical gauche de la feuille ouverte, les autres sont fixées par le pli médian — et, dans ce cas, quand on ouvre le volume, la traduction apparaît dans toute son étendue, tandis que, pour les notes, on ne peut avoir sous les yeux qu'une page simple à la fois. La page de garde de cette plaquette porte la note manuscrite suivante : « Ce manuscrit avait été donné par le jeune Alexis Léger à Gabriel Frizeau (à Bordeaux). Il est encore actuellement (1955) complètement inédit »<sup>(14)</sup>.

L'examen de tous ces matériaux permet d'imaginer ce que fut, dans ses grandes lignes, le « travail d'étude » réalisé par Saint-Leger Leger sur Pindare.

Dans le temps tout d'abord. Le premier repère nous est donné par la biographie : 1904-1905 ; quant à la limite ultime, il s'agit vraisemblablement de 1913, date à laquelle Saint-Leger Leger offre son édition de Heyne à Claudel<sup>(15)</sup>. Mais il semble que l'on puisse aller plus loin dans la conjecture. Le gros du travail sur Pindare aurait été fait, de façon discontinue, entre 1904-1905 et 1908 (c'est entre janvier et mars de cette dernière année que Saint-Leger Leger envoie deux ou trois traductions à G. Frizeau<sup>(16)</sup>), mais à cette époque, il s'agit déjà de « notes abandonnées »<sup>(17)</sup> ; en 1909, Saint-Leger Leger s'intéresse encore de près à Pindare et même peut-être, plus généralement, aux lyriques grecs, puisqu'en juillet 1909 il demande à G.-A. Monod de lui trouver

12. Le docteur Ludo van Bogaert, d'Anvers, qui mérite bien la gratitude de tous ceux qui s'intéressent à Saint-John Perse. Qu'il soit, dans tous les cas, assuré de la mienne.

13. D'après une inscription figurant à la fin du volume.

14. Cette note n'est naturellement pas de Saint-Leger Leger ! — Émilie Noulet consultera quelques années plus tard cet ensemble de traductions manuscrites et fera connaître, notamment, la *I<sup>e</sup> Pythique* et une des notes à la *XII<sup>e</sup> Pythique*, dans *Le ton poétique dans la poésie de Saint-John Perse*, Bruxelles, L'Audiotèque, 1969, plaquette de 16 pages avec la reproduction photographique de la strophe 1 de la *I<sup>e</sup> Pythique* selon la traduction manuscrite de Saint-Leger Leger (repris dans *Le ton poétique*, p. 185-203). Voir aussi *OC*, p. 732-733.

15. Voir *OC*, p. 1215 : *Page 722*, note 1.

16. Voir les deux lettres à G. Frizeau dans *OC*, p. 731 et 733-735.

17. *OC*, p. 731. — Rappelons aussi que c'est en 1906 que Saint-Leger Leger a pu « mettre la main sur le texte de Heyne (éd. Oxonii), qui me semble le chef-d'œuvre » (*OC*, p. 659). D'autre part, il y a vraisemblablement eu un « entracte » d'un an, puisque c'est en 1905-1906 que Saint-Leger Leger effectue son service militaire (*OC*, p. XIII).

certaines éditions concernant ces poètes<sup>(18)</sup>. Mais en 1911, il semble que s'amorce un certain détachement : l'emploi du passé dans la lettre à Claudel datée du 10 juin<sup>(19)</sup> est, à cet égard, significatif et une lettre de Valery Larbaud à Léon-Paul Fargue, datée du 6 avril de cette même année, nous apprend qu' « il ne veut plus écrire, pas même pour traduire Pindare »<sup>(20)</sup>. Après 1911, en tout cas, il n'est plus question de Pindare dans la correspondance ; il n'oubliera cependant pas totalement ses *Pythiques* : il se souviendra, dans *Oiseaux* (XII, 6), de « l'aigle jovien » dans la première *Pythique* de Pindare.

On pourrait aussi se demander sur quelles odes a travaillé Saint-Leger Leger : a-t-il traduit tout ou seulement, en fait, les extraits envoyés à G. Frizeau et donc, selon toute vraisemblance, uniquement ce qui nous est parvenu ? Si *tout* renvoie à toute l'œuvre connue de Pindare, la réponse est sûrement négative, car l'édition de Sommer-Fix<sup>(21)</sup>, qui a été l'édition de travail de Saint-Leger Leger, ne comporte que les *Pythiques* ; on remarquera aussi que, dans ses lettres à G. Frizeau, Saint-Leger Leger parle, soit de « mes traductions des *Pythiques* » (lettre du 17 janvier 1908), soit de « mes traductions de Pindare » (lettre du 23 mars 1908) — deux expressions équivalentes, semble-t-il. Si *tout* renvoie seulement aux *Pythiques*, Saint-John Perse, interrogé à ce sujet par Mr R. Little, a affirmé n'en avoir traduit que des bribes<sup>(22)</sup>. D'ailleurs, ce n'est pas dans la quantité que réside l'intérêt : il faut voir, avant tout, dans quelle optique s'est fait le travail. Et Saint-Leger Leger est, à ce sujet, tout à fait explicite :

« Vous m'interrogez encore sur mes traductions de Pindare ? Non, elles ne sont pas faites pour la publication ; et vous ne pouvez non plus les communiquer à Claudel comme vous le souhaiteriez.

« Ce n'était là, je vous l'ai dit, qu'un travail d'étude pour ma commodité personnelle : étude de métrique et de structure verbale. Pour le reste, ma connaissance actuelle du grec, qui suffit tout juste à ce besoin immédiat, serait loin de justifier la responsabilité d'une traduction nouvelle telle que je la puis concevoir, en toute indépendance de traductions antérieures. »<sup>(23)</sup>.

Il faut donc considérer qu'il s'agit d'une lecture faite aux fins stric-

18. Voir les trois lettres à G.-A. Monod dans *OC*, p. 659 et 660.

19. *OC*, p. 722 : « Oui ! j'aime Pindare ; et son œuvre [...] aura été pour moi une aide puissante à vivre ».

20. *OC*, p. 1092.

21. Voir *infra* p. 15.

22. Renseignement qui m'a été aimablement communiqué par Mr R. Little lui-même.

23. Lettre à G. Frizeau, voir *OC*, p. 734.

tement personnelles de connaître intimement l'art de Pindare dans ses aspects fondamentaux<sup>(24)</sup>, surtout en ce qui concerne la langue et la métrique, lecture impliquant nécessairement une traduction, plus ou moins affinée selon les cas; cette lecture aurait été plus poussée, plus totale dans le cas de certaines odes (spécialement les strophe et antistrophe 1 de la *I<sup>e</sup> Pythique*, la *III<sup>e</sup>* et la *XII<sup>e</sup> Pythique*), aboutissant à un écrit qui en fixe les résultats — ce qui n'interdit pas une lecture plus cursive d'autres parties de l'œuvre. Le cas de la *I<sup>e</sup> Pythique* semble, à cet égard, significatif: Saint-Leger Leger aurait choisi d'appliquer aux seules strophe et antistrophe 1 ce type de lecture approfondie, vraisemblablement en raison du sujet traité<sup>(25)</sup>, sinon la mention [Ἐπῶδος α'], sans texte à la suite, en bas de page<sup>(26)</sup>, n'aurait pas de sens; s'il y avait eu une suite — ne fût-ce qu'en projet — dans la traduction, ce titre aurait dû se trouver ou être prévu en tête d'un texte écrit sur une autre feuille; cette mention en bas de page n'a de sens que si elle est prise comme l'indication que le texte pindarique continue, mais que Saint-Leger Leger s'en est tenu aux seules strophe et antistrophe 1. D'autre part, l'exemplaire de l'édition de Sommer-Fix qui a servi à Saint-Leger Leger contient un certain nombre d'annotations et de soulignements dans d'autres odes que celles dont il a été question jusqu'ici<sup>(27)</sup>.

Pour apprécier à sa juste valeur le travail réalisé, quelques éclaircissements sont encore nécessaires. Les premiers concernent les ouvrages dont disposait Saint-Leger Leger, ainsi que ceux dont il parle ou auxquels il fait allusion dans ses lettres et dans ses commentaires.

*Éditions du texte de Pindare.* — Saint-Leger Leger a pris comme base de son travail une édition scolaire, avec traduction juxtalinéaire: *Les Pythiques*, expliquées littéralement, traduites en français et annotées par E. SOMMER, Paris, Hachette, 1887; le texte grec de cette édition, revu par Th. FIX, est, en gros, celui de Boeckh<sup>(28)</sup>, dont il respecte la disposition métrique en vers et non en *côla*<sup>(29)</sup>; les notes sont en grande partie tirées des commentaires ou des notes des éditions de Heyne, de Boeckh et de Dissen<sup>(30)</sup>. D'autre part, comme l'indiquent une lettre à

24. Est-il nécessaire de lire Pindare intégralement pour atteindre ce but?

25. Voir *infra* p. 17-18.

26. Voir *infra* p. 31.

27. Voir *infra* p. 15, note 30.

28. Voir *infra* p. 16, note 34. — Le nom de Théobald Fix apparaît dans une lettre de Saint-Leger Leger à André Gide, voir *OC*, p. 772.

29. Voir *infra* p. 190.

30. L'exemplaire de cette édition qui a servi à Saint-Leger Leger se trouve actuellement à la Fondation Saint-John Perse. Le volume contient de nombreuses annotations dont voici les plus intéressantes:

G.-A. Monod<sup>(31)</sup> et une autre à P. Claudel<sup>(32)</sup>, Saint-Leger Leger possédait une seconde édition: *Pindari carmina*, cum versione latina et notis a Chr. Gottl. HEYNE, Londini, Oxonii, 1815<sup>(33)</sup>. Pour ce qui est de l'édition de Dissen (*Opera, quae supersunt, cum deperditorum fragmentis selectis. Ex. recens. BOECKHII comment. perpet. illustravit Ludolphus DISSENIUS, Goethae, 1830; ed. II auct. et emend. curavit F. G. SCHNEIDEWIN, 1843*)<sup>(34)</sup>, Saint-Leger Leger ne l'a pas nécessairement consultée: la référence à Dissen que l'on trouve dans la note 0 de la I<sup>e</sup> *Pythique* et dans une lettre à G.-A. Monod<sup>(35)</sup> est vraisemblablement inspirée de la note que l'on peut lire à la page 5 de l'édition de Sommer-Fix<sup>(36)</sup>. Quant aux éditions de Schroeder et de Bergk, il s'agit du premier tome des *Poetae lyrici Graeci* (voir ci-dessous).

*Éditions des poètes lyriques grecs.* — Dans ses lettres à G.-A. Monod, Saint-Leger Leger fait allusion aux deux ouvrages suivants:

— *Poetae lyrici Graeci*. Recensuit Th. BERGK, Lipsiae, 1843-1878. Cet ouvrage comporte trois parties: 1. *Pindari carmina continens* (1<sup>e</sup> éd.: 1843; 4<sup>e</sup> éd.: 1878; une 5<sup>e</sup> éd. de cette première partie a été donnée par O. SCHROEDER en 1900); 2. *Poetas elegiacos et iambographos continens* (1<sup>e</sup> éd.: 1843; 3<sup>e</sup> éd.: 1866; 4<sup>e</sup> éd.: 1882); 3. *Poetas melicos continens* (1<sup>e</sup> éd.: 1843; 3<sup>e</sup> éd.: 1867; 4<sup>e</sup> éd.: 1882)<sup>(37)</sup>.

— aux pages 2 à 5 qui comportent les arguments analytiques, des traits dans la marge en face des odes III, IV, VIII, IX, X, XII;

— dans le corps du volume, des annotations et des soulignements, non seulement aux pages qui comportent les strophe et antistrophe de la I<sup>e</sup> *Pythique* et les III<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> *Pythiques* dans leur intégralité, mais aussi dans certains passages des odes IV, VIII, IX, X et XI; on trouve certains mots soulignés, des traits en face d'expressions expliquées ou de passages de traduction et surtout des indications « métriques » (division des vers en « mesures » et chiffres dans la marge indiquant le nombre de ces « mesures », parfois l'indication de longues et de brèves).

Que cette édition ait été prise comme base de son travail par Saint-Leger Leger, on en a une preuve dans le fait qu'à la note 3 de l'antistrophe e' de la III<sup>e</sup> *Pythique*, notre traducteur cite le texte ἀσπετος εὐτ' qui est celui de l'édition de Sommer-Fix, alors que Heyne donne δς πολὺς εὐτ' et Boeckh οὐ, πολὺς εὐτ'.

31. OC, p. 659 (deuxième moitié de la page).

32. OC, p. 722.

33. L'exemplaire de cette édition qui a appartenu à Saint-Leger Leger (elle porte sur la page de garde: A. Leger 08) se trouve actuellement à la Fondation Saint-John Perse: il contient très peu d'annotations. — On se réfère généralement à la grande édition donnée par Heyne, sans traduction, en 1798-1799 (5 parties en 4 volumes, Gottingae) ou en 1817 (5 parties en 3 volumes, Lipsiae).

34. Dissen a adopté la disposition métrique en vers mise au point par Boeckh (*Opera, quae supersunt. Textum in genuina metra restituit et ex fide librorum Mss. doctorumque coniecturis rec., annot. crit., scholia integra, interpret. let., commentarium perpetuum et indd. adiecit A. BOECKH, Lipsiae, 1811-1821*).

35. OC, p. 659 (première moitié de la page).

36. Voir *infra* p. 109.

37. La quatrième édition des deuxième et troisième parties date de 1882 et non de 1884 comme l'écrit Saint-Leger Leger (OC, p. 659, première moitié de la page).

— *Anthologia lyrica sive lyricorum graecorum veterum praeter Pindarum reliquiae potiores*, post Th. Bergkium IV ed. E. HILLER, exemplar emendavit atque novis Solonis aliorumque fragmentis auxit O. CRUSIUS, Leipzig, Teubner, 1897.

*Autres ouvrages.* — Dans la note 1 de la *I<sup>re</sup> Pythique*, Saint-Leger Leger fait allusion à deux savants, Schleicher et Magnus, qui ont étudié l'évolution du sens de la couleur chez l'homme. Hugo Magnus est un ophtalmologue de la fin du 19<sup>e</sup> siècle qui a écrit, entre autres, les deux ouvrages suivants: *Die Entwicklung des Farbensinnes* (Jena, H. Dufft, 1877) et *Die geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes* (Leipzig, Veit, 1877); il est vraisemblable que Saint-Leger Leger en a lu la traduction française, due à J. Soury (Hugo MAGNUS, *Histoire de l'évolution du sens des couleurs*, introd. par Jules SOURY, Paris, C. Reinwald et Cie, 1878)<sup>(38)</sup>. Quant au nom de Schleicher, il paraît fort douteux: le grand spécialiste de la grammaire comparée portant ce nom n'a pas traité pareil sujet; en revanche, dans son introduction, J. Soury parle d'un certain Lazare Geiger dont les travaux furent exploités par H. Magnus<sup>(39)</sup>: c'est donc, très vraisemblablement, à ce L. Geiger que Saint-Leger Leger a voulu faire allusion.

Dans la note 2 de la *I<sup>re</sup> Pythique*, Saint-Leger Leger renvoie à Egger, c'est-à-dire à Max EGGER, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Delplane<sup>(40)</sup>.

Situons maintenant les odes de Pindare que Saint-Leger Leger a choisi de traduire<sup>(41)</sup>. Il s'agit, en principe, d'odes triomphales célébrant un vainqueur aux jeux de Delphes. La *I<sup>re</sup> Pythique*, composée à l'occasion de la victoire remportée en 470 av. J.-C. par Hiéron, roi de Syracuse, à la course de chars, est considérée comme une œuvre capitale de Pindare et s'ouvre sur un «éloge» de la musique (strophe et

38. Voir *infra* p. 109.

39. J. Soury signale (p. VIII) que Magnus «a puisé chez un linguiste et un philosophe éminent, Lazare Geiger, un ensemble imposant de preuves qui établissent que les hommes d'une certaine antiquité, à en juger par les parties anciennes de la Bible, des Védas, du Zend-Avesta et des poèmes homériques, n'ont pas vu dans la nature toutes les couleurs que nous y distinguons, ou, s'ils les ont vues, ne les ont point notées, — ce qui impliquerait, en tout cas, qu'ils ont été plus sensibles à telles nuances qu'à telles autres». Et J. Soury renvoie à deux ouvrages de L. Geiger: *Zur Entwicklungsgeschichte der Menschheit* (Stuttgart, 1871) et *Ursprung und Entwicklung der menschlichen Sprache und Vernunft* (Stuttgart, 1872).

40. La 3<sup>e</sup> édition est sans date (sauf celle de l'avertissement [1892]); la 17<sup>e</sup> édition, de 1908, n'apporte que des modifications de forme et non de fond pour ce qui est des pages qui nous intéressent (voir *infra* p. 110).

41. Les renseignements qui suivent sont empruntés aux notices de l'édition de la Collection des Universités de France, due à A. PUECH (1<sup>re</sup> édition: 1922).

antistrophe 1) qui constitue un morceau d'anthologie<sup>(42)</sup>; connaissant l'intérêt porté à la musique par Saint-Leger Leger, on ne s'étonnera pas du choix. La *III<sup>e</sup> Pythique* n'est pas, à proprement parler, une ode triomphale, bien que les savants alexandrins aient rangé ce poème dans cette catégorie, mais plutôt une épître adressée, vers 474/473 av. J.-C., au même Hiéron de Syracuse, alors malade. La *XII<sup>e</sup> Pythique*, écrite vraisemblablement en 490 et constituant ainsi un des plus anciens poèmes conservés de Pindare, célèbre la victoire à la flûte de Midas d'Agrigente; cette ode est composée de strophes simples et non de triades (strophe, antistrophe, épode), comme c'est le cas ailleurs.

Pour ce qui est des traductions elles-mêmes, voici quelques remarques concernant des faits de graphie et de présentation du texte: mode de transcription des noms propres grecs, usage des parenthèses, emploi de la majuscule, création de mots complexes, et enfin « disposition métrique » du texte.

*Transcription des noms propres grecs.* — Pour les noms propres grecs, Saint-Leger Leger a adopté deux systèmes de transcription selon que ces noms apparaissent dans la traduction ou dans les notes<sup>(43)</sup>. Dans les notes, il reprend les transcriptions courantes, tandis que, dans la traduction, il emploie un mode de transcription où le nom a, en français, une graphie le plus fidèle possible au modèle grec, essentiellement compte tenu de la valeur phonique des lettres<sup>(44)</sup>, ce qui nécessite parfois le recours à des signes particuliers. L'examen de la soixantaine de cas recensés montre que Saint-Leger Leger semble avoir fondé son système sur les grands principes suivants<sup>(45)</sup>:

42. À titre indicatif, on peut signaler que Egger cite la traduction de ce passage (faite par Boissonade, 1867) dans son *Histoire de la littérature grecque* et que l'extrait apparaît dans l'*Anthologie de la poésie grecque* de Robert BRASILLACH (Paris, Stock, 1950, p. 119-120).

43. Les multiples corrections, que l'on peut aisément repérer sur le manuscrit, témoignent de la mise au point de ce double système.

44. Dans la prononciation érasmiennne, bien sûr.

45. Il ne sera question que des lettres ou groupes de lettres pour lesquels le mode de transcription de Saint-Leger Leger diffère du système courant (par exemple, celui adopté dans l'édition de A. Puech, voir *supra*, p. 17, note 41). — Voici la liste de ces noms tels qu'ils sont transcrits par Saint-Leger Leger, suivis du nom grec correspondant et des transcriptions que l'on trouve dans l'édition de Puech et dans A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français* (la première édition date de 1894): *Aiakide* — Αἰακίδης — fils d'Eaque, Eacide; *Aïtina* — Αἴτνα — Etna; *Akragas* — Ἀκράγας — Acragas, Akragas; *Apollôn* — Ἀπόλλων — Apollon; *Arès* — Ἄρης — Arès; *Aréthoussa* — Ἀρέθουσα (att. -ουσα) — Aréthuse; *Arkadia* — Ἀρκαδία — Arcadie; *Artémis* — Ἄρτεμις — Artémis; *Asklēpios* — Ἀσκληπίος — Asclépios, Asklēpios; *Athènè* — Ἀθήνα (att. -ηνᾶ) — Athéna, Athéna; *Boïbias* — Βοιβίας (ou Βοιβηίς) — Boibéïs, lac de Boebè; *Danaè* — Δανάη — Danaé; *Danaens* — Δαναοί — Danaens, descendants de Danaos; *Dzeus* — Ζεύς — Zeus; *Eileithuia* — Ἐλεῖθουα (att. Εἰλειθουα) — Ilythie, Eileithyia; *filz d'Elatos* — Ἐλλατιδης (mais Ἐλατος) — Ilatide; *Eurualè* — Εὐρύαλη — Euryale, Euryalè; *Gorgones* —

— pour les voyelles, transcription systématique (ou presque) de ε en é<sup>(46)</sup>, de ο en ο et de ω en ô<sup>(47)</sup>, de υ en u (et non en y comme c'est généralement le cas);

— dans le cas des diphtongues, les deux signes constitutifs sont transcrits<sup>(48)</sup>; pour les diphtongues formées avec ι (ει [ej], οι [oj], αι [aj]), transcription avec i, généralement<sup>(49)</sup>;

— pour les consonnes: transcription de κ en k (et non en c)<sup>(50)</sup>; γ devant v transcrit par g' pour rendre le son [g] + le son [n] (et non [ɲ]); v après voyelle transcrit n' pour signaler que n doit être articulé (-on' = [ɔn] et non [ɔ̃]); Ζ (ζ) transcrit 'Z ou Dz<sup>(51)</sup>; σ entre voyelles ou entre diphtongues transcrit s pour rendre le son [s] (et non [z])<sup>(52)</sup>;

Γοργόνες — Gorgones; *Hadès* — Ἅιδης — Hadès; *Harmonia* — Ἄρμονία — Harmonie, Harmonia; *Hellade* — Ἑλλάς, -άδος — Grèce; *Hēphaistos* — Ἥφαιστος (att. Ἥφαιστος) — Hēphaistos, Hēphaestos; *Hiērôn'* — Ἱερών — Hiéron; *Ionia* — Ἴωνία — mer Ionienne; *Iskhus* — Ἴσχυς — Ischys, Iskhys; *Kadmos* — Κάδμος — Cadmos, Kadmos; *Kēphisos* — Κήφισος — Céphise, Kēphisos; *Kharites* — Χάριτες — Grâces, Charites; *Khirôn'* — Χείρων (ou Χίρων) — Chiron, Chirôn; *Kirra* — Κίρρα — Cirrha, Kirrha; *Korônis* — Κορωνίς — Coronis, Korônis; *Krônide* — Κρονίδης — Cronide, fils de Kronos; *Kronos* — Κρόνος — Cronos, Kronos; *Lakéria* — Λακέρεια — Lacéria, Lakéria; *Lêtô* — Λητώ — Létô, Lêtô; *Lêtôide* — Λατωΐδης (att. Λητωΐδης) — fils de Latone; *Loxias* — Λοξίας — Loxias; *Lukia* — Λυκία — Lycie; *Mag'nēsia* — Μαγνησία — Magnésie; *Médouşa* — Μέδοσσα (att. -δούσα) — Méduse; *Midas* — Μίδας — Midas; *Muses* — Μούσαι — Muses; *Nèreüs* — Νηρεüs — Nérée; *Nestor* — Νέστωρ — Nestor; *Ouranide* — Ουρανίδης — Ouranide, fils d'Ouranos; *Pallas* — Παλλάς — Pallas; *Pan* — Πάν — Pan; *Pèleüs* — Πηλεüs — Pélée; *Pèlion'* — Πάλιον (att. Πήλιον) — Pèlion; *Perséphônè* — Φερσεφώνη (att. Περσεφώνη) — Perséphone; *Perseüs* — Περσεüs — Persée; *Phérénikos* — Φερένικος — Phérénicos, Phérénikos; *fils de Philür(a)* — Φιλυρίδης — fils de Philyre, de Philyrè; *Phléguas* — Φλεγύας — Phlégyas; *Phoibos* — Φοῖβος — Phoibos, Phoebos; *Phorkos* — Φόρκος (att. Φόρκος) — Phorcus, Phorkys; *Phthia* — Φθία — Phthie, Phthia; *Poludektēs* — Πολυδέκτης — Polydekte, Polydektēs; *Puthô* — Πυθώ — Pythô; *Sarpédôn'* — Σαρπηδών — Sarpédon, Sarpédon; *Séripfos* — Σέριφος — Sérphe, Seriphos; *Surakouşaĩ* — Συράκοσαι (att. -κουσαι) — Syracuse; *Thèbaĩ* — Θήβαι — Thèbes; *Thétis* — Θέτις — Thétis; *Thuônè* — Θυώνη — Thyoné, Thyônè; *'Zeus* — Ζεύς — Zeus.

46. Sauf dans *Elatos*, mais il est à remarquer que, dans les mots français commençant par é, Saint-Leger Leger ne met jamais l'accent aigu sur la majuscule correspondante (*E[lymol.]*), alors que la préposition à devient A.

47. Mais *Krônide* (grec Κρονίδης; erreur ou signe d'une tendance à prononcer [o]?). Pour *Lêtôide*, la transcription est celle de la forme attique (Λητωΐδης) plutôt que de la forme dorienne employée par Pindare (Λατωΐδης). — Dans les transcriptions phonétiques entre crochets, j'utilise les signes de l'alphabet phonétique tels qu'on les trouve dans le *Petit Robert*.

48. Sauf dans *Lakéria*.

49. Sauf en ce qui concerne la diphtongue initiale de *Eileithuia* (tendance à prononcer [ε] à l'initiale? ou y a-t-il une autre raison? ou est-ce un oubli?). Dans le cas de *Aiakide*, le tréma n'est pas nécessaire pour que l'on prononce [aja].

50. Sauf *Asclēpios* (oubli vraisemblablement). — Et, logiquement, χ transcrit kh et non ch.

51. dz est couramment utilisé dans les manuels pour donner la valeur de prononciation de ζ.

52. Oubli en III, str. δ', v. 1, alors que la graphie « correcte » se lit dans le titre de

— les finales de nom ne sont pas francisées (sauf pour les dérivés en -ίδης transcrits en *-ide*, et *Danaens*).

Il reste quelques pratiques peu claires: l'accent grave sur le deuxième élément de la diphtongue dans la finale -εὺς → *-eùs*, et l'accent aigu sur le *u* de *Philúra* (l'accentuation naturelle des noms grecs a-t-elle « déteint »?); comment expliquer, d'autre part, le trait horizontal surmontant le second *a* de *Danāè* (ce signe indique, dans l'usage courant, que la voyelle est longue: or le *a* correspondant est bref)?

*Usage des parenthèses.* — Les parenthèses employées par Saint-Leger Leger sont de deux types. Dans la *XII<sup>e</sup> Pythique*, des parenthèses tracées en gras (l'une ouverte au vers 5 de la strophe β' et l'autre fermée au vers 2 de la strophe γ') délimitant une phrase considérée comme incidente. Partout ailleurs, les parenthèses, tracées en maigre et encadrant seulement un ou deux mots, signalent que ces mots sont, dans une certaine mesure, des auxiliaires pour la compréhension et non des éléments véritablement constitutifs du texte, n'ayant pas de correspondants dans le texte grec. Les cas de ce genre se répartissent en plusieurs catégories:

— reprise du déterminé, déjà exprimé, devant une détermination: XII, str. γ', v. 8; XII, str. β', v. 1; XII, str. δ', v. 2; XII, str. α', v. 3;

— expression du déterminé sous-entendu: III, titre; III, str. β', v. 4;

— termes nécessaires dans l'organisation de la phrase française: III, str. δ', v. 4; III, ép. ε', v. 1;

— précision de l'enchaînement logique: XII, str. β', v. 6 (coordination simple en grec) ou assertion appuyée: III, ép. δ', v. 1;

— pour *fidèl(es)* en XII, str. δ', v. 3, les parenthèses signalent vraisemblablement que, du point de vue rythmique (et phonique), seules comptent les deux premières syllabes.

*Emploi de la majuscule.* — Seuls nous intéressent ici les mots qui portent une majuscule initiale sans appartenir, pour autant, à la catégorie des noms propres, dans leur emploi courant. La majuscule confère à ces mots les caractères des noms propres, c'est-à-dire de « termes qui, sémantiquement, se réfèrent à un objet extralinguistique, spécifique et unique, distingué par sa dénomination des objets de même espèce: le nom propre n'a pas d'autre signifié que le nom (l'appellation) lui-même »<sup>(53)</sup>. Cet usage de la majuscule initiale constitue un fait

l'ode (aussi avons-nous corrigé d'office). — Ce signe a peut-être été créé sur le modèle de la cédille; on notera, d'ailleurs, en III, ant. γ', v. 4, que Saint-Leger Leger escamote le segment vertical de la cédille.

53. J. DUBOIS dir., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973, s.v. *propre*.



*nrf*

